

De la traduction littéraire comme plénitude

Lori Saint-Martin

Number 249, Summer 2014

La littérature canadienne en question(s) ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72328ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Martin, L. (2014). De la traduction littéraire comme plénitude. *Spirale*, (249), 58-59.

De la traduction littéraire comme plénitude

PAR LORI SAINT-MARTIN

Trahison, infidélité, perte : les mots qui décrivent la traduction littéraire jettent souvent sur elle la suspicion, voire le discrédit. Je voudrais dire que la traduction littéraire, si elle fraie toujours avec l'échec et l'impossibilité, donc avec la mort, est une plénitude et une victoire. La vie des livres dans un autre espace, dans une autre langue.

Un livre est posé sur la table. Des signes noirs sur des pages blanches. Il propose une incarnation singulière de notre bien commun, la langue. Déployés dans ses pages, un certain nombre de mots connus de tous deviennent, par une alchimie incompréhensible, une histoire, des personnages, des idées et des émotions.

Du papier, de l'encre, presque rien. Objet inerte, qui vit du moment où quelqu'un le prend entre ses mains, l'ouvre et s'abandonne à lui. Devant les langues inconnues, nous sommes de nouveau des enfants ignorants qui tiennent le livre à l'envers. Seule la traduction le remet à l'endroit.

Voici un livre que j'ai à traduire. Je l'ouvre, je lis et relis. Plaisir, admiration, reconnaissance. Et aussitôt, le doute, la réflexion : *comment faire*? Ma tâche consiste en cela : faire revivre ce texte dans une langue qui n'est pas la sienne, un vêtement emprunté, une culture qui n'est pas la sienne. Le Québec et le Canada habitent un espace géographique et urbain similaire, nous partageons certaines institutions et certains codes ; l'anglais et le français se ressemblent bien davantage, disons, que le français et le japonais. Cela dit, la différence est toujours énorme, infranchissable. Manières de dire et de voir, rythmes, souffle, références ; chaque langue est un monde à part.

Je me mets au travail. Des formes, des sons. De multiples petits choix qui formeront, reformeront une œuvre.

HABITER UNE LANGUE, DÉPLACER LES LANGUES

Toute œuvre est rédigée dans une langue, bien sûr, et sauf exception dans une seule langue. Dans certains cas (les livres pratiques, par exemple), le langage est instrumental, fonctionnel, un véhicule de communication peu ou pas habité par une singularité. Mais les textes littéraires sont profondément enracinés dans leur langue, qui est leur substance intime et parfois leur véritable sujet. Si la langue même est non seulement la matière, mais aussi l'essence de la vraie littérature,

comment alors traduire ? À quoi bon arracher l'arbre au sol dans lequel plongent ses racines, tirer de ses eaux natales le poisson étincelant ?

Qu'est-ce qui reste de l'œuvre-langue lorsque, traduite, pas un mot de cette langue ne subsiste ? Qu'est-ce qu'un côté de la feuille sans l'autre ? Mystère, gloire de la traduction : elle sauve, elle redonne naissance à l'original tout en le faisant disparaître. Alchimie, migration, accueil, ouverture.

Se faire transparente sans se départir de sa singularité, laisser l'autre parler à travers soi. Écouter avec les yeux, voir avec les oreilles, se maintenir toujours dans l'entre-deux des langues et des mondes où la rencontre a lieu. Me substituer à l'auteur-autre sans l'effacer, m'effacer moi, mais sans disparaître, lui permettre de parler par ma voix, le laisser parler, me laisser dire par lui, traverser par lui. Utiliser ma voix pour lui rendre la sienne.

La traduction, c'est la rencontre avec l'Autre. D'un traducteur avec un texte, d'une langue avec une autre. Rencontre avec l'auteur en tant qu'autre, avec la langue de l'original, qui est souvent une langue seconde pour le traducteur, avec une culture qu'il connaît à fond ou non et qu'il doit réinventer au profit de lecteurs qui n'en savent rien. La langue dite maternelle elle-même lui apparaît autrement lorsqu'il tente de lui imprimer les voies que suit l'original ; traduire fait découvrir ses possibilités et ses failles, les inflexions qu'elle accepte, celles qu'elle refuse. « Sa » langue, « sa » culture : les guillemets indiquent l'instabilité de toute position de maîtrise.

Comment laisser comprendre les signes de cet autre monde sans le ramener à ceux du nôtre ? J'ai déjà vu un Pneu-Canada qui « traduisait » notre Canadian Tire, un dépanneur transformé en crèmerie ou encore un personnage « *instit en CM2 à Ouest de l'île* » dans lequel on peine à reconnaître le monde d'ici. (Voilà pourquoi les œuvres canadiennes-anglaises devraient systématiquement se traduire au Québec.) Ignorance, fermeture, rouleau compresseur de l'arrogance culturelle. Tout au contraire, la gloire de la traduction est dans son effacement et sa modestie.

TRADUCTEURS ET AUTEURS

Un traducteur est et n'est pas un auteur, ou plutôt, il est un auteur, mais pas l'Auteur. Il est l'auteur de sa traduction, dont

il a choisi chaque mot et dans laquelle s'expriment — mais dans une certaine mesure seulement — sa voix et sa sensibilité. La traduction littéraire n'est pas simple copie, elle est bien une réinvention ; en témoigne le fait que le même texte, rendu par dix traducteurs, donnera lieu à dix versions, parfois très différentes entre elles. Le traducteur est donc auteur de sa traduction et devrait en principe (bien que ce soit rarement le cas) toucher des droits d'auteur. Les règlements de certains prix littéraires précisent d'ailleurs qu'auteur et traducteur se partageront le montant accordé.

Auteur de sa traduction, oui, mais cette traduction demeure la création de l'auteur, puisqu'elle réinvente un original qui lui appartient. Curieux statut intermédiaire : le traducteur est au service d'un autre texte, sans lequel le sien n'existerait pas. La relation est amicale et complice plutôt que servile, elle est soutenue par une pratique d'écriture et par un engagement éthique, mais elle place tout de même la traduction et le traducteur *par rapport à* et non comme existant *en soi*.

Le traducteur, comme l'écrivain, avance, se fraie un chemin, tâtonne, cherche, revient en arrière et avance encore. Mais l'écrivain cherche seul (il peut être accompagné par les voix et les textes du passé, mais pas dans la même relation directe). Devant sa page blanche ou son écran dont le curseur clignote doucement, il suit une voix, une histoire, un personnage, ou la simple et complexe pulsion d'une intuition ou d'un mot. Personne d'autre ne pourrait créer ce livre. Le traducteur, lui, a un texte antérieur à suivre, un guide, un maître. Il a plus de contraintes et un engagement éthique autre. Sa tâche exige moins de temps et des efforts différents, et il sait qu'un autre traducteur pourrait prendre sa place. L'auteur tire une œuvre du néant ; le traducteur tire une œuvre d'une autre œuvre. Les traductions peuvent se multiplier, mais l'œuvre est *une*.

Vous rappelez-vous le nom des traducteurs du dernier livre étranger que vous avez lu ? Une partie de la non-reconnaissance professionnelle du travail des traducteurs naît, j'en ai la conviction, du fantasme tenace d'un contact direct avec l'auteur bien-aimé : la médiation d'un tiers nous contrarie et nous préférons l'oublier. Et pourtant, il compte, cet autre : ses forces et ses dons, mais aussi ses limites — limites de sa syntaxe, de son vocabulaire, de son ouverture à l'autre —, détermineront notre lecture.

En somme, on traduit toujours *après* ; par définition, la traduction est seconde. En même temps, la traduction donne un nouveau texte, ouvert à de nouveaux lecteurs, et, ce faisant, devient inaugurale.

IMAGES, PARADOXES

On a souvent parlé de la traduction comme d'un pont entre deux cultures, mais elle me semble plutôt être une barque qui navigue entre deux rives avec un traducteur à la proue tel un Charon qui conduit non vers le royaume des morts, mais vers la lumière, vers la seconde, la multiple vie des textes. Les traducteurs sont des voyageurs, des passeurs, ils

ouvrent des chemins, ils éclairent d'une lumière neuve des zones inconnues. Est-ce parce qu'ils sont au moins doubles (à cheval entre deux langues, deux cultures alors que la plupart des gens sont ancrés dans une seule), qu'on les associe à la duplicité, donc à la trahison ?

Traduire, c'est suivre le chemin ouvert par l'œuvre, en même temps qu'on trace, pour cette œuvre, un chemin tout neuf. On regarde devant soi, on regarde derrière. Janus à deux visages, Orphée, femme de Loth : au risque de la mort, au risque de la paralysie, au risque de la chute, on avance, on cherche. On trouve, ou croit trouver. Obligation morale et esthétique de trouver.

Traduire un texte, c'est lui donner une voix, un corps nouveaux. Qui aime sait qu'aucun corps, aucune voix ne peuvent remplacer ceux de la personne aimée. Et pourtant, je dois donner corps, donner voix, recréer, réinventer. Passages, métamorphoses, vie nouvelle.

Étranger-familier, loin-proche, même-autre, dedans-dehors : la traduction littéraire n'a que des paradoxes à offrir. Les paradoxes même de la littérature.

J'AURAIS AIMÉ DIRE AUSSI...

J'aurais aimé montrer comment la traduction littéraire s'insère dans un contexte historique, social et politique particulier, dire comment le Québec navigue entre la puissance de l'anglais — l'immense majorité des bilingues anglais-français, au Canada, sont des francophones — et la domination des grands éditeurs français. J'aurais voulu parler de l'aide essentielle du Conseil des arts du Canada, sans lequel le métier de traducteur littéraire n'existerait pas chez nous. J'aurais voulu parler de la coédition avec la France, une voie parfois difficile, mais une voie d'avenir, et me réjouir de la publication, par de grands éditeurs français, de traductions faites au Québec. Il y a vingt ans, c'était impensable. J'aurais voulu parler de ce qu'Umberto Eco appelle la « *négociation* » entre auteurs, textes, traducteurs, réviseurs et éditeurs. J'aurais voulu parler de tant d'écrivains canadiens-anglais dont, avec Paul Gagné, j'ai traduit des œuvres. Il faudrait dire tout cela. Mais avant tout, je voulais évoquer le travail de la traduction littéraire, cet amour, cet engagement.

Traduire ce n'est pas trahir et la traduction n'est pas un moindre mal : elle est un grand bien. Toute personne ayant aimé d'amour un auteur lu en traduction — et presque tout lecteur est dans ce cas — sait que la traduction est la vie de la littérature. Tant de langues, tant de cultures, tant de voix qui viennent vers nous : passion, respect, infinie patience. Un métier d'ombre, mais qui tire les œuvres vers la lumière.

On parle toujours de la perte et, oui, il y en a. Mais pas tant, vraiment pas tant. Le verre n'est pas à moitié vide, il lui manque quelques gouttes tout au plus. Le traducteur mobilise toutes ses connaissances, déploie toute sa sensibilité, pour que quelque chose passe, que beaucoup, que presque tout passe. De la traduction littéraire comme plénitude. ⊥